

vôtre et vous rendre un témoignage incontestable."

. Les épisodes abondent, mais le cadre de cette causerie est trop étroit pour les citer.

Pendant la bataille, M. de Bourbon-Chalus, fils, caporal aux Zouaves, se jette avec sept ou huit compagnons d'armes au milieu du feu des garihaldiens et se bat avec une énergie et un sang-froid admirables; survient un capitaine français conduisant sa compagnie en bon ordre:

"Très bien, monsieur, dit-il à Bourbon-Chalus. Quand on se bat ainsi, on est digne de prendre la droite partout. Venez avec nous."

C'est à son père, le comte de Bourbon-Chalus, officier dans l'armée pontificale, que le général Brignone, disait le soir de Castelfidardo:

"Vraiment, messieurs, à lire vos noms, on croirait lire une liste d'invités aux fêtes de Louis XIV."

C'est qu'en effet, nombre des plus beaux noms de France figuraient sur les registres de l'armée pontificale.

. La victoire de Mentana est une de celles dont nous pouvons être fiers. Deux Canadiens y assistaient et tous deux ont eu l'honneur d'être blessés.

De ces deux braves, l'un, Hugh Murray, est mort en soldat, en Espagne, face à l'ennemi; l'autre est M. Alfred La Rocque, que j'ai déjà nommé, qui a publié, dans la *Revue Canadienne*, un récit de la bataille et les circonstances dans lesquelles il a été blessé.

Ce vingtième anniversaire doit donc être célébré dignement. Il s'agit d'un fait d'armes glorieux et, quelle que soit l'opinion que l'on entretienne au sujet de l'opportunité de cette campagne, tous, amis et adversaires, se sont plu à reconnaître le courage et le dévouement de l'armée pontificale, qui a eu le plus beau certificat de bravoure que l'on puisse exiger, puisqu'il a été, comme je vous l'ai fait voir, donné par l'armée française elle-même qui combattait à ses côtés.

Il s'agit pas d'une bataille d'opéra comique, d'un Batoche, mais d'un combat où l'on avait à lutter contre des forces doubles.

Un Français de Montréal, M. Monier, actuellement rédacteur à l'*Etendard*, porte également la médaille de Mentana, où il s'est vaillamment conduit comme il l'a fait plus tard à Loigny et à Patay, pendant le sombre drame de 1870.

Aujourd'hui, les temps sont changés, et si les Zouaves ne peuvent donner leur sang, ils veulent au moins offrir au Chef du Catholicisme une preuve de leur amour et de leur fidélité.

Refuserez-vous de coopérer à cette œuvre?

. Le sifflement des balles, les grondements des canons, le cliquetis des bayonnettes, les cris de victoire et les gémissments des blessés me remplissent la tête de souvenirs de bataille, et c'est pourquoi, à côté de ce combat donné pour la Religion, à côté de Mentana, j'ai choisi pour gravure les ruines de Saint-Benoit, où l'on s'est battu pour la liberté.

Les héros de 1837 étaient les dignes pères des soldats de 1867.

Ce qui suit est l'inscription écrite par M. Girouard, l'un des patriotes de 1837-38, au bas du dessin des ruines de Saint-Benoit, fait par lui-même:

Vue de partie des ruines du village de Saint-Benoit, entièrement pillé et incendié les 15 et 16 décembre 1837, par les troupes anglaises et les volontaires armés commandés par le lieutenant-général Sir J. Colborne, en personne, malgré la promesse que les propriétés et les personnes seraient respectées, et en violation de la promesse donnée aux habitants de Saint-Benoit, qui ne lui offrirent aucune résistance, ayant protesté, dans une députation qu'ils lui envoyèrent, à son départ de Saint-Eustache, qu'ils n'avaient point pris les armes contre le gouvernement, mais pour se protéger contre les soi-disant Loyaux d'Argenteuil, Gore, etc., etc., qui, depuis quelque temps, menaçaient de venir les brûler et les piller.

Cependant, l'armée après avoir incendié deux églises, deux presbytères, un couvent, quatre moulins, cent onze maisons, douze granges pleines, cent soixante huit autres bâtiments, pillé plus de cinq cents familles, dévasté et ravagé sur son chemin les campagnes environnantes, s'en retourna avec un nombre considérable de bétail, presque tous les chevaux des habitants, avec des centaines de voitures chargées d'un immense butin.

Parmi les propriétés détruites à Saint-Benoit se trouvent les notariats de M.M. Bazienne et Girouard, avec plus de 20,000 titres de familles, de propriété, etc.; l'*Histoire du Canada*, manuscrite par feu le Dr Labrie, et autres documents précieux

sur le pays. Trois belles bibliothèques ont été dispersées, etc. Outre ces pertes inappréciables on estime le pillage fait par l'armée anglaise à plus de \$25,000, et les propriétés incendiées à plus de \$30,000. On peut voir à ce sujet un état détaillé qui a été publié en partie par les gazettes.

. Hélas! le tableau change: tout à l'heure c'était un triomphe que je chantais, maintenant c'est la défaite qui me fait pleurer, et c'est à l'occasion de ce cinquantenaire d'une année de gloire et de larmes que LE MONDE ILLUSTRÉ publie également les portraits de MM. Chénier et Viger.

"Toutes les époques de luttes et de combats, dit M. L.-O. David, dans son livre de 1837, ont leurs héros légendaires, leurs types populaires. On voit dans toutes les révolutions quelqu'un en qui se personnifient l'esprit et le caractère de la nation, un homme auquel se rattachent les traditions de ces époques fécondes en grandes actions. Bonaventure Viger sera, il l'est déjà, le héros légendaire de 1837, l'une des figures dont le drame et le roman se plairont à perpétuer le souvenir.

"Il est né à Boucherville; il appartient à une famille qui, depuis deux cents ans, n'a cessé de fournir à la patrie de bons et utiles citoyens, des hommes remarquables même. Son père était cousin germain de l'hon. D.-B. Viger.

"Bonaventure Viger était, en 1837, un joli et solide garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, de moyenne taille, mais de bonne mine, bien planté, à la jambe cambrée, à la poitrine bombée, aux muscles d'acier, capable de tout entreprendre et de supporter les plus grandes fatigues. Il avait l'œil vif, la figure animée, la tête chaude, mais bonne, la parole abondante et énergique, le cœur plein de courage et de patriotisme."

C'est à ce brave et au capitaine Vincent qu'appartient le premier succès remporté par les patriotes sur le chemin de Chambly.

Il combattit à St-Denis et à St-Charles et c'est après ce dernier engagement qu'il fut fait prisonnier en cherchant à gagner les Etats-Unis.

Condamné à mort, sa peine fut commuée en l'exil aux Bermudes. Il fut gracié quelques mois plus tard.

. C'est encore à M. David que j'emprunte les lignes suivantes:

"Jean-Olivier Chénier naquit à Longueuil en 1806. En 1817, le Dr Kimber, de Montréal, qui l'avait remarqué, le prenait sous sa protection, et, ne pouvant le mettre au collège, se chargeait lui-même de son instruction. Chénier se livra à l'étude avec toute l'ardeur et l'énergie de son tempérament, se faisait recevoir médecin, le 25 février 1828, et allait s'établir à Saint-Benoit, dans le comté des Deux-Montagnes. En 1831, il épousait la fille du célèbre Dr Labrie, allait, peu de temps après, à Saint-Eustache, prendre la place de son beau-père qui venait de mourir, et contribuait puissamment à faire donner le siège vacant du regretté défunt, dans l'Assemblée législative, à M. Girouard."

Le Dr Chénier a été l'âme du mouvement patriotique à St-Eustache et c'est à la bataille donnée dans ce village qu'il tomba.

Malgré certaines attaques mal équilibrées, la mémoire de Chénier est restée intacte et pure.

C'est une de nos gloires, on n'y touche pas.

. Les Zouaves célèbrent l'anniversaire de la bataille de Mentana, ils ont raison, car ce jour là fut assez grand pour eux, pour que leurs enfants apprennent à en conserver le glorieux souvenir, mais je dois dire que je suis désolé de voir que le cinquantenaire de 1837 n'ait pas le don de produire dans notre population un mouvement qui rappelle à la génération actuelle la noble conduite de ses prédécesseurs dans la vie politique.

Quelques articles dans les journaux ne suffisent pas.

Nous entrons dans le mois des batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles et pas un homme ne se lève pour demander que l'on aille, le 22 et le 25 de ce mois, déposer une couronne sur la tombe des vaillants qui ont succombé.

Cela est profondément triste.

Lion Leduc

MORT DE M. J. A. N. PROVENCHER

Une triste nouvelle est venue frapper le monde littéraire et politique.

M. J. A. N. Provencher est mort vendredi, le 28 octobre, à huit heures du soir, à l'âge de 45 ans.

Nous publierons une notice biographique de ce brillant écrivain dans notre prochain numéro.

LES DÉLAISSÉS DE LA TOMBE

Les dernières feuilles qui tremblent au bout des branches, la brise qui siffle dans les bois, et les pâles rayons du soleil d'Automne, tout nous annonce l'arrivée de ce mois triste et sombre.

C'est le mois des morts.

En pensant à cette fête qui s'appelle la Toussaint, il nous arrive des souvenirs qui nous jettent dans la méditation.

Le respect pour les morts est un sentiment louable; la prière pour eux l'est mille fois plus encore. Avec le premier s'associent souvent la vanité, l'intérêt personnel et l'honneur de la famille; la prière, rosée d'un cœur trop plein qui débordé silencieusement sur le cœur même de Dieu, n'admet aucun alliage possible. Prions pour les morts.

Quand la terre se dépouille, quand le ciel se voile de nuages gris, quand les feuilles jonchent le sol, la tristesse vient et la mélancolie nous opprime. Nous pensons à ceux qui reposent là-bas sous la pierre froide, au champ des morts, et qui nous y attendent.

Les premières soirées d'hiver vont s'ouvrir. Autour du foyer, une place sera vide cette année et le sera toujours. C'était le bout-en-train des fêtes de la famille: son espoir, qui sait? peut-être son seul soutien, ou bien encore, c'était la grâce, la joie, trait-d'union de la famille. Jeunes, ils ont été touchés par cette main qui brise et ne répare jamais. La mère les pleure, le père pense à eux en essayant furtivement une larme, les amis les regrettent: que ne prient-ils pour eux! La prière soutient dans l'épreuve.

Quand la nuit sombre revient, il y a comme un air de mort qui passe avec des cris plaintifs sur la demeure devenue trop grande. Oh! alors, la prière comble les vides.

Puis combien, qui, morts loin des leurs, attendent en vain des secours! Combien d'autres qui, seuls et isolés sur la terre, le sont plus encore dans la tombe. Il faut prier pour eux, la prière est une aumône.

Quand la foule partagée en groupes de famille, est à genoux sur le sol humide du cimetière, et que l'eau bénite tombe des mains du prêtre comme une rosée de bénédictions sur les os arides des morts, le spectacle est émouvant. La vue du lieu lugubre, de ce dortoir des décédés, ne manque pas de relier entre nous et les nôtres des relations aussi avantageuses pour nous que pour eux. Car eux aussi ils pensent à nous et peuvent prier pour nous.

Des rhumes de cerveau.—Il y a une classe de gens qui jouissent du monopole presque exclusif des rhumes de cerveau, on peut l'appeler la classe des *enchifrenés*. Ces malheureux vont, les yeux gonflés, les joues bouffies, le nez rubicond. A chaque instant, ils sortent leur mouchoir dans lequel ils font retentir les éclats de leur trompette. Quelques-uns prisent du tabac pour éternuer, ils éternuent pour se moucher. Le but apparent est de moucher leur rhume de cerveau. Ils me font l'effet d'un homme qui prétendait guérir une brûlure par des frictions avec des tisons ardents. Le résultat est net: le mal est aggravé! Mon cher enchifrené, ménagez votre mal, il est déjà assez maussade comme cela, contentez-vous de supprimer la surabondance des humeurs. Introduisez plutôt dans vos narines un tampon d'ouate imbibé de collodion, et en moins de vingt-quatre heures, votre rhume ne sera plus qu'un souvenir. Voici un conseil pour prévenir le rhume de cerveau: ne jamais se moucher violemment lorsqu'on est à l'air vif et froid, ou à une température humide.